
M A N U S C R I T

DEJANTES

de Ólafur Haukur Símonarson

Traduit de l'islandais par Raka Asgeirsdottir et Nabil El Azan

Avec le concours de la Fondation pour la Promotion de la Littérature Islandaise

cote : ISL05D577

Date/année d'écriture de la pièce : 2000

Date/année de traduction de la pièce : 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

PERSONNAGES

Hans

Greta

Anna

Johan

Oddny

Ingmar

Sigga

(Et bien d'autres pouvant être joués par les mêmes acteurs que les principaux)

PROLOGUE

Les personnages sont debout devant le théâtre, dans les couloirs, dans les toilettes, au bar, dans les vestiaires – ils parlent dans leur téléphone portable .

HANS : Tu dois la saisir. Une telle occasion ne se présente pas deux fois. C'est l'avenir. Dans trente ans on va se disputer chaque parcelle de terre dans ce monde : il s'agit d'une cinquantaine d'îles – certaines ne sont que des îlots ou des rochers d'accord, mais c'est quand même de la terre, de la vraie. C'est une occasion d'investissement unique aujourd'hui. Dans trente ans si tu possèdes de la terre vierge tu es roi. Le temps des actions en bourse est révolu, vive l'ère de la nature vierge. Réfléchis – réfléchis bien – c'est l'occasion ou jamais.

SIGGA : Chacun sait exactement ce que l'autre doit faire pour réussir sa vie, mais personne n'a la moindre idée de ce qu'il faut faire pour réussir sa propre vie. Moi, j'ai décidé de ne m'engager en rien. La vie ne doit pas trop se compliquer. D'ailleurs elle n'est pas compliquée. Elle est même très simple. Ce sont les gens qui ont tendance à la rendre compliquée. Quand on veut tout avoir, tout faire, tout savoir, elle devient compliquée. Après on est forcément déçu, n'est-ce pas ?

ANNA : Tout est question de décision. Quelqu'un doit trancher. Les décisions ne se prennent pas toutes seules. Jamais. Moi, la réussite personnelle, je n'en ai rien à foutre. Tout ce que je veux c'est faire bouger les choses. Comment ? En créant les circonstances, en dessinant une chaîne de probabilités. Pourquoi ? Pourquoi les oiseaux volent-ils ? Parce qu'ils sont nés pour cela – voilà pourquoi.

JOHAN : Il y a des explications à tout, c'est sûr. Seulement on ne les a pas toutes trouvées. Ce n'est pas évident. Surtout quand on ne connaît pas l'explication. Mais ça va dans le bon sens. Je sais, l'homme est un phénomène complexe. Mais un jour on en viendra à cartographier le cerveau humain. Et alors seulement on commencera à comprendre. Et alors ? Alors on ira prendre un verre. Pour l'instant il faut qu'on fasse avec le savoir qu'on a. On ne doit jamais s'avouer vaincu. Même en face de la défaite.

GRETA : Ca n'existe pas les gens méchants. Non. Les gens font des choses sans réfléchir d'accord, mais ça ne veut pas dire qu'ils sont méchants. On ne décide pas comme ça de devenir méchant. Ca arrive par maladresse, par malchance, par accident. Par manque d'attention. Moi, je suis persuadée qu'il suffit de peu. Je ne sais pas de quoi exactement. Peut-être tout simplement d'être soi-même. Tu vas croire que je suis bornée. Si tu veux. Mais des gens méchants, ça je n'y crois pas trop.

ODDNY : Oui, c'est ce que je disais, la Femme Nouvelle. La Femme Nouvelle doit se poser ses propres questions. Pas celles des autres. Et elle doit y répondre avec ses propres réponses. La Femme Nouvelle doit avoir la plus haute opinion d'elle-même. Elle doit se donner la priorité en toute circonstance. C'est une nécessité historique.

INGMAR : Comment je me sens ? Ca dépend des jours. Parfois j'ai l'impression de faire du bien aux gens. D'autres fois je me demande si je suis du bon côté. Bien sûr il n'y a que soi-même pour le savoir vraiment. Mais en même temps on ne le sait pas non plus. C'est très simple au fond – et en même temps ce n'est pas si simple. Par exemple – qu'est-ce que l'amour ? Question des plus simples. Qu'est-ce que l'amour ? Qui peut répondre ? Qu'est-ce que le bonheur ? Qui peut répondre ? Qui peut répondre ?

LE PREMIER AVEC UN BOUQUET DE FLEURS

HANS : (*Il arrive avec un grand bouquet de fleurs*) Bonjour ma chère Sigga, et félicitations. Je suis le premier ?

SIGGA : Toujours le premier à arriver et le dernier à partir. Magnifiques. Où est-ce que tu les as trouvées ?

HANS : Je les ai achetées.

SIGGA : Je ne te demandais pas si tu les as achetées mais où tu les as achetées.

HANS : Les plus belles fleurs de Hveragerdi pour la plus gracieuse des femmes de Reykjavik ! C'est merveilleux de t'avoir ...

SIGGA : ...tu ne m'as pas.

HANS : ... de t'avoir là ! «Tu es mon manteau de fête, mon chapeau de tête, ma très chaude couette.... » (citation d'une chanson)

SIGGA : Où est Greta ?

HANS : Elle cherche quelqu'un pour garder le petit monstre.

GRETA PARLE AVEC UNE BABYSITTER

GRETA : Il est prêt pour aller au lit. Il est en pyjama, il s'est brossé les dents et je lui ai lu une histoire. Il a droit à écouter des cassettes au lit. Ca l'endort. Tu appelles s'il y a un problème. Normalement ça devrait aller parce qu'il est épuisé, il n'a pas arrêté de la journée. S'il devient nerveux il vaut mieux téléphoner tout de suite. Je ne tiens pas à ce qu'il me casse quelque chose à la maison. Une fois - une des rares fois où je suis sortie - il a déchiré sa couette en mille morceaux (*elle rit*). Mais quand il a vu toutes ces plumes qui neigeaient sur lui, il s'est mis à les compter, des milliers de plumes, tant et si bien qu'il s'est rendormi.

LE PREMIER AVEC UN BOUQUET DE FLEURS 2

HANS : Génial ! Une vue sur la mer et tout et tout, on peut pisser dans la mer directement par les fenêtres ! Bravo, C'est fantastique ! Café Sigga, le Café le plus branché de Reykjavik City, voire de l'Europe entière ! Et tout cela est à toi !

SIGGA : A moi et à la banque. Jusqu'à la faillite, après ce sera uniquement à la banque.

INGMAR : *(Entre avec les mêmes fleurs que HANS.)* Félicitations ma très chère Sigga. Je peux t'embrasser sur la joue.

HANS : Ne le laisse pas faire, tu pourrais attraper une névrose.

INGMAR : Les névroses ne sont pas contagieuses. *(SIGGA et INGMAR s'embrassent.)*

SIGGA : Magnifiques, où est-ce que tu les as achetées ?

INGMAR : A 10-11. Elles étaient en promotion

HANS : Oh le con !

SIGGA : Oddny n'est pas avec toi ?

INGMAR : Depuis qu'elle est rédactrice en chef c'est à peine si je la vois. Repas d'affaires sans arrêt avec telle ou telle célébrité. Deux par jour à l'Hotel Holt.

A TABLE À L'HÔTEL HOLT

ODDNY : Oddur Joseph, ton dernier livre – combien de temps as-tu travaillé dessus ?

ODDUR JOSEPH : Cinq ans – mais en faisant autre chose, évidemment.

ODDNY : Je vais me permettre de te le dire – tu es un écrivain qui a très bien évolué.

ODDUR JOSEPH : Tu as descendu en flèche mes livres précédents.

ODDNY : Tu as fait beaucoup de progrès – et peut-être que mon goût aussi a changé – mûri.

ODDUR JOSEPH : Il paraît qu'on me déteste dans le monde des lettres.

ODDNY : Pourquoi ? On devrait ?

ODDUR JOSEPH : L'an dernier quand la vente de mon livre a baissé dans le box office, il paraît que tu es arrivée en courant à la rédaction en criant : Victoire, victoire ! C'est vrai, ça ?

ODDNY : Moi j'ai crié... victoire, victoire ? On a menti... c'est dégueulasse ! Ne va pas croire ça ? Peut-être que j'ai dit – j'ai sans doute dû faire un commentaire ou deux – c'est normal - mais pas victoire, victoire !

ODDUR JOSEPH : Je ne peux pas t'empêcher d'avoir tes opinions.

ODDNY : Le livre s'est bien vendu, n'est-ce pas ça l'essentiel?

ODDUR JOSEPH : Tu as l'intention de faire quelque chose pour mon nouveau livre alors ?

ODDNY : Oui, oui – maintenant que je dirige la revue toute seule. Je fais ce que je veux. Nous ferons quelque chose de GRAND ! Un numéro spécial, tiens! Des photos superbes ! un vrai portrait, toi – l'homme au complet !

ODDUR JOSEPH : Tout ce que tu trouveras, si tant est que tu trouveras quelque chose, c'est un petit garçon timide du quartier pauvre de la ville, aux patins à glace usés. On prend le café chez moi, qu'est ce que tu en penses ?

ODDNY : Pourquoi pas ?

ODDUR JOSEPH : Je dois avoir un fond de cognac dans le placard de la cuisine.

ODDNY : Au fond de moi je ne suis qu'une petite fille du vieux quartier de la ville, un peu envieuse parce que certains sont un peu trop riches, un peu trop brillants, un peu trop sexy. Tu me pardonnes ?

UNE CRAVATE EXTRÊMEMENT MOCHE

INGMAR : Sigga, tout est d'un goût extrêmement raffiné ici ! Je ne savais pas que tu avais un si bon goût.

HANS : C'est un goût importé, tu le vois bien ? Qui peut prétendre avoir un goût à soi aujourd'hui ?

INGMAR : Tu veux dire que les gens ne peuvent pas avoir un goût propre à eux ?

HANS : Ta femme, qu'est-ce qu'elle vend tous les jours à la nation? Du goût. Dommage qu'elle ne puisse pas te maquignonner un zeste de goût. Putain, où est-ce que tu as dégoté cette cravate ?

INGMAR : Qu'est ce qu'elle a ma cravate ?

HANS : Tu l'as achetée à la brocante des ploucs ou quoi ?

INGMAR : Je l'ai achetée dans une boutique chic.

HANS : Je ne pendrai pas un rat avec cette cravate.

SIGGA : Elle est très chouette cette cravate. Très osée. J'ouvre le champagne tout de suite ou vous préférez attendre les autres ?

HANS : Je n'aurais pas fait tout cet effort de venir en premier pour m'asseoir et attendre les autres ? Je veux me soûler, moi !

SIGGA : Alors ouvre une bouteille de rosé !

HANS : Lequel de nous deux tu aimes le plus, moi ou ce mec répugnant là ?

SIGGA : Ah mes chéris, vous êtes adorables tous les deux.

HANS : Adorable lui ? Regarde-le. Un tas de graisse. Avec des fesses qui pendouillent. Une haleine de rat mort. Le dos poilu. Et par dessus le marché une vieille cravate de l'Allemagne de l'Est.

INGMAR : Je l'ai achetée dans une boutique chic, je te dis. Elle est très bien ma cravate !

HANS : C'est ce que tu crois

SIGGA : Ingmar, est-ce qu'on peut changer de sujet ?

HANS : D'accord, d'accord, ne fais pas attention à ce que je dis, plus un mot à propos de cette affreuse cravate .

INGMAR : Johan devrait venir non ?

SIGGA : Johan vient quand il vient, s'il vient.

HANS : Toujours en train de sauver les vies humaines.

LES GLOBULES

JOHAN : (à HILDE.) Les globules blancs ont augmenté à nouveau. Peut-être qu'elle dormira un peu. Je lui ai donné de la morphine. Je ne pouvais plus assister à ça. La même hurlait de douleur.

HILDE : Comment tu te sens Johan?

JOHAN : Palpitations, hémorroïdes, vomissement le matin. Ca va très bien.

HILDE : Tu as besoin de partir quelque part, pas pour traverser les glaciers à grande vitesse avec ton 4/4 ou bien pour courir derrière les poissons avec ta canne à pêche, mais pour te reposer.

JOHAN : Je ne peux pas partir et laisser ça.

HILDE : Il y a un congrès pharmaceutique dans un mois à Zürich. J'ai déjà signalé notre participation. Deux nouveaux médicaments vont être lancés. Il faut les connaître.

JOHAN : D'accord. Tu t'en occupes.

HILDE : La réunion a eu lieu ce matin. Tu as des nouvelles ?

JOHAN : Non, et je m'en fiche. J'ai postulé parce que tu m'as dit de postuler. Ce poste de directeur ne m'intéresse pas. Mon cul est assez large comme ça pour ne pas avoir à rajouter des réunions.

HILDE : Et ta femme, qu'est-ce qu'elle en dit ? Tu lui en as parlé comme je te l'ai conseillé ?

JOHAN : On ne va pas la mêler à cette affaire.

HILDE : Si Anna s'en occupait... si elle en parlait avec le ministre...

JOHAN : Je t'en prie, laisse Anna en dehors de cette affaire ! (*Un temps.*) Pardon – pardon, Hilde...Anna s'est mis tous les membres du groupe parlementaire sur le dos à cause de cette putain de centrale hydroélectrique. Anna n'est pas en état d'intervenir pour moi en ce moment.

HILDE : Il s'est passé quelque chose ?

JOHAN : Elle est énervée.

HILDE : Pourquoi elle est énervée ?

JOHAN : Je lui ai demandé si elle a couché avec un vieil ami à nous. Ca l'a rendue folle.

HILDE : Et elle a couché avec votre ami ?

JOHAN : Qu'est-ce que j'en sais. En tout cas ça l'a rendue folle rien d'avoir ouvert le sujet. Peut-être qu'elle ne m'aime plus.

HILDE : Tu as besoin qu'elle t'aime ?

JOHAN : Ca tomberait bien maintenant, non ? Tous ces bons à rien et ces parasites qui dirigent cet hôpital de merde – je pourrais enfin les pendre avec leur propres intestins ! (*Il sort.*)

HILDE : Je hais cette femme, je la hais, la hais !

EN ATTENDANT JOHAN

SIGGA : Johan, les enfants malades l'adorent.

HANS : Les enfants aiment aussi le père Noël, même si le père Noël n'est qu'un acteur au chômage et qui pue de la bouche. Maintenant parlons de choses qui comptent dans la vie. Ingmar, pourquoi on se rencontre ici aujourd'hui ?

INGMAR : Pour passer une bonne soirée, mon ami. Pour fêter avec Sigga l'ouverture de son Café.

HANS : Fêter avec Sigga ! Derrière toute fête se cache de la jalousie, de la haine même – allez, faut trouver mieux que ça, Inge boy !

INGMAR : Trouver mieux que ça ? Mieux que quoi ? Tu es fou !

SIGGA : Qu'en dites vous d'être tout simplement heureux un petit moment ?

HANS : C'est quoi ces conneries sur le bonheur ? C'est bon pour faire semblant. Un homme, un vrai, est lubrique – pas heureux.

SIGGA : D'accord homme vrai. Tu me permets cependant d'être ordinairement heureuse – moi ça me suffit.

HANS : Trouver une place pour te garer te procure donc plus de bonheur qu'un orgasme ?

SIGGA : Tant que je peux payer mes factures je suis heureuse.

HANS : Et ça ne te dit rien de te payer un orgasme ?

SIGGA : Une facture payée c'est mieux qu'un orgasme, ça dure plus longtemps.

HANS : Les gens raisonnables sont insupportables – toujours en train d'abaisser les autres sans le savoir.

(ANNA entre. Elle offre à SIGGA un grand panier de fleurs.)

ANNA : Je croyais que la réunion n'allait jamais prendre fin. Ces machos chauvins ont attrapé une diarrhée verbale à peine j'ai prononcé le mot environnement.

HANS : Que sais tu sur l'hydroélectricité, toi ? Tu n'es même pas foutue de changer une ampoule.

ANNA : Comme d'habitude gâcher tout ce qui est précieux et rare, tu es évidemment pour, toi. Ça ne te fait évidemment rien qu'on noie des montagnes dans une mer de boue.

HANS : Et pour toi il n'y a évidemment pas de différence entre avoir une opinion sur un sujet et en savoir quelque chose. Tu étais aussi contre la construction de la Cour Suprême, de la Banque Centrale, de l'Hôtel de Ville, de la Perla, tu étais contre la légalisation des chiens à la ville et la bière. En quoi tes opinions seraient-elles plus fondées maintenant qu'il s'agit d'hydroélectricité ?

ANNA : Félicitations, ma chérie, j'espère que ça va bien marcher. Tu le mérites tant. *(Elle embrasse SIGGA.)*

HANS : Pourquoi elle le mérite ? Une femme qui ne supporte pas d'être titillée par un homme.

ANNA : Tu dois penser que pour une femme, être titillée par un homme, c'est une expérience à ne surtout pas rater ?

GRETA : (*Entre. Elle offre à SIGGA un grand bouquet de fleurs.*) Sigga, ton Café est superbe ! Je t'admire, tu es tellement énergique, si belle, si géniale. (*Elle embrasse SIGGA. A INGMAR qui est un peu embarrassé.*) Bonjour, Ingmar, merci pour la dernière fois.

INGMAR : Oui, à toi aussi.

HANS : Ne me dis pas que tu fais partie de la clientèle de cet escroc de la psychothérapie. Pas toi Greta ! Et qui paie ?

GRETA : C'est gratuit.

INGMAR : Oh, c'est entre amis. Quelques séances d'essais. Et puis elle lave un peu le sol pour moi.

HANS : Quoi ? Tu fais le ménage pour ce mec-là ? Pourquoi tu ne m'en as rien dit ? Tu ne dois pas faire le ménage pour les autres ! Tu m'entends ! Quelle honte ! Tu me ridiculises.

L'ÂME ET LE CORPS

INGMAR : Bonjour. (*GRETA hoche la tête. Elle reste debout l'air gauche et regarde INGMAR.*) Tu ne veux pas t'asseoir ? (*Elle secoue la tête.*) Tu veux t'allonger sur le divan ? (*Elle secoue la tête.*) D'accord, d'accord, tu restes debout. Tu restes debout. Mais si jamais tu veux t'allonger... Bon tu fais comme tu veux.

GRETA : Il continue de grimper partout, même s'il est déjà adolescent.

INGMAR : Il est toujours aussi difficile ?

GRETA : Hier il a gribouillé avec un feutre le volume des sagas islandaises. Toutes les pages Hans est devenu fou de rage. Comme s'il allait jamais les lire. Hans prétend que je suis trop paresseuse pour travailler. Mais j'ai un enfant hyperactif !

INGMAR : Je sais que c'est difficile ma chère. Tu as besoin de soutien. Il doit peser 90 kilos déjà, n'est-ce pas ?

GRETA : L'autre jour il a arraché toutes les plumes du perroquet. l'une après l'autre. Ses mains étaient couvertes de sang. Le perroquet lui piquait les doigts pendant qu'il le déplumait. Je n'en peux plus. Je vais devenir folle.

INGMAR : Il te reste du prozac ? Il t'en reste assez ? (*GRETA fait oui avec la tête.*) Je pourrais aussi te prescrire autre chose. Un anxiolytique.

GRETA : Hans me trompe.

INGMAR : Comment le sais- tu ?

GRETA : Toute la ville le sait. Avec Ingrid. la directrice de sa branche.

INGMAR : Il t'aime, rassure-toi.

GRETA : Il est tout le temps en train de fuir quelque chose. Il a une telle soif d'argent. Et il s'en prend toujours à moi. Il n'a pas le droit.

INGMAR : Il n'a pas le droit.

GRETA : Pourtant il le fait.

INGMAR : Oddny me trouve dégoûtant.

GRETA : Toi, dégoûtant, ce n'est pas vrai !

INGMAR : Ca me fait plaisir que tu dises ça.

GRETA : Tu crois que je viendrais te voir si je te trouvais dégoûtant ?

INGMAR : Alors allonge-toi sur le dos. Détends-toi. Laisse-toi aller.

GRETA : Dois-je parler ?

INGMAR : Seulement si tu en as envie.

GRETA : Par quoi faut-il commencer ?

INGMAR : Dis simplement ce qui te vient à l'esprit. Tu commences quand tu veux.

GRETA : Quand je le prends dans ma main il est si dur qu'il brille de partout. Mes lèvres sont douces, rouges et mouillées et je le lèche doucement avec le bout de la langue et puis je le prends dans ma bouche - et je passe mes lèvres rouges, chaudes et mouillées de bas en haut et de haut en bas- je le presse doucement avec mes lèvres rouges, mouillées - j'ai tant envie de l'avoir profondément en moi - c'est si important de le sentir profondément, profondément en moi - et je l'enfonce dedans - plus profondément encore et encore - jusqu'au gosier - et je m'excite et je mouille - quand je sens la queue ...la bite...

INGMAR : ...le pénis.

GRETA : ...le pénis... qui durcit, je m'excite de plus en plus et je le suce et le caresse et le lèche avec la langue et je joue avec les testicules gonflées par tout le sperme que je désire faire jaillir en une gerbe de gouttes chaudes sur mon visage...

INGMAR : (*il décharge*)

GRETA : C'était bien ?

INGMAR : Oui, oui. Très bien.

GRETA : Je suis tellement timide.

INGMAR : Alors tu ne me trouves pas dégoûtant ?

GRETA : Bien sûr que non, Ingmar. Tu es mon ami.

INGMAR : Tu ne veux pas que je te paie ? (*GRETA secoue la tête.*) Je veux dire, pour le sol.

GRETA : Une autre fois.

INGMAR : Greta, tu es une femme extraordinaire. Tu le sais ?

GRETA : Hans mérite mieux. (*Ils s'enlacent, puis GRETA sort*)

INCROYABLE OU QUOI ?

GRETA : C'est incroyable que je puisse parler comme ça. Moi qui le plus souvent n'arrive pas à parler. Seulement je voudrais tant que les gens autour de moi se sentent bien. C'était obscène?

JOHAN : Non, rien n'est obscène sauf quand c'est fait dans le but de blesser ou d'abaisser quelqu'un.

GRETA : On en est arrivé là comme ça, il m'avait demandé de dire quelques mots – en privé – et j'ai vu qu'il se sentait tellement mieux après. Est-ce un péché ?

HANS : Tu as fait ce que tu as fait et tu vas en rendre compte.

ODDNY : Aujourd'hui les comptes sont très flexibles. Depuis qu'il n'y a plus Dieu, tu comprends, plus rien n'est comme dans le bon vieux temps, la superstition, le dogme, la soumission, les entraves de traditions. L'existence est un marché libre où il n'y a plus de bien et de mal, de beau et de laid, de légal ou de criminel que tu ne décides toi-même selon le marché.

VIVE L'UTÉRUS !

HANS : Notre psy à tous, le héros moderne, le philanthrope, le fouille-inconscient qui transporte généreusement le Prozac dans un sac en plastique pour que tout le monde puisse être heureux sans le moindre effort.

INGMAR : Hans, ton agressivité reflète une âme tourmentée.

HANS : Bien sûr, bien sûr, sauf que je vis dans le monde réel moi, je lutte corps et âme pour gagner mon pain. Et c'est autre chose que de s'enfoncer dans un fauteuil confortable et de se branler en se nourrissant de la misère des autres.